

Şubhî AL-ŞĀLIḤ, *Fî fiqh al-luġa*<sup>9</sup>. Beyrouth, Dār al-ilm li-l-malāyīn, 1981. 17 × 24 cm., 400 p.

Voilà une véritable étude de philologie arabe composée par un arabophone. La chose est tellement rare qu'elle mérite d'être signalée et saluée. M. Şāliḥ est un maître incontesté de l'université arabe : Damas, Bagdad et Beyrouth l'ont accueilli et apprécié. A une connaissance intime des sources arabes, l'auteur joint une vaste culture linguistique. Sa méthode est sûre, scientifique; son esprit est critique, ouvert. Ce traité de philologie arabe peut être considéré comme un modèle du genre.

La modestie de l'auteur, malgré les nombreuses éditions qu'a connues son ouvrage, lui fait regretter l'absence de tel ou tel chapitre sur la phonétique arabe ou sur l'écriture arabe. En fait, le domaine est tellement vaste qu'il faut savoir se limiter. Il serait trop long d'entrer dans le détail technique pour rendre compte de l'érudition et de la sûreté de jugement de M. Şāliḥ : elles sont remarquables.

Qu'il nous soit cependant permis de tempérer ce panégyrique par quelques observations critiques. L'auteur affirme la stabilité phonétique de l'arabe classique. Pour mieux illustrer son idée, il écrit : « Si un Arabe antérieur à l'islam était ressuscité aujourd'hui et qu'il entende parler l'arabe classique, il le comprendrait parfaitement, car il n'y a aucune différence de prononciation entre l'arabe classique d'aujourd'hui et l'arabe du passé, aussi lointain soit-il » (p. 285). Cela est peut-être vrai depuis la révélation du Coran et l'unification des dialectes archaïques; mais il n'est pas prouvé que, durant des siècles avant l'islam, une langue orale se soit conservée sans évolution phonétique. L'origine de la langue arabe ne commence pas à la révélation de l'islam. Les problèmes phonétiques posés aujourd'hui, sans parler des voyelles, par le *ġīm*, le *qād*, le *zā'*, le *sin*, etc. doivent remonter à un état de langue bien antérieur.

Une autre affirmation aventureuse est que le dialecte dérive, par déformation, de la langue classique (p. 360). C'est, encore une fois, considérer que la langue arabe est née avec la révélation du Coran. Cela n'est vrai qu'en partie, bien qu'il soit unanimement reconnu aujourd'hui que la langue classique porte le sceau indélébile de la langue coranique.

M. Şāliḥ affirme aussi que les Européens ont emprunté aux Arabes la science de l'étymologie (p. 349). Nous n'avons rencontré cette idée nulle part ailleurs et l'auteur ne donne pas de justificatif à cette vision. Nous savons que les études de philologie classique gréco-latine prouvent à l'envi l'essor de cette science bien avant l'apparition culturelle des Arabes.

Ces observations montrent qu'il est très difficile à quelque auteur que ce soit de se détacher entièrement des idées du milieu ambiant. Dépister ses propres préjugés est, dans la chose scientifique, la tâche la moins aisée. Malgré ces remarques, l'ouvrage de Şubhî al-Şāliḥ reste une référence indispensable et un modèle à suivre pour tous ceux qui s'intéressent à la philologie arabe.

Wahib ATALLAH  
(Université de Nancy II)